

Salomon REINACH, *De Bello glozelico*, *Le Temps*, 13 novembre 1927.

Edition, annotation et présentation de Joseph GRIVEL © 2004

Le *De Bello glozelico* de Reinach paraît le 13 novembre 1927 alors que la Commission internationale vient de terminer (5-7 novembre) son expertise du gisement de Glozel. Elle s'est laissée un mois pour rendre son rapport. Et Reinach anticipe là ce que les observateurs de ces fouilles de contrôle attendent quasi unanimement de ce document : la reconnaissance définitive de l'authenticité et de l'ancienneté des découvertes de Glozel. Le ton est donné dès le titre : il élève au niveau de l'épopée la persévérance et la clairvoyance de Morlet. Plus cuisante sera donc la chute lorsque la Commission rendra finalement fin décembre un rapport qui prendra l'opinion publique à contre-pied.

DE BELLO GLOZELICO

Le peu de nouvelles certaines que nous ayons – car les membres de la Commission internationale ont donné un louable exemple de discrétion – permettent d'affirmer d'ores et déjà que ladite commission n'a trouvé aucune trace de fraude ni de truquage à Glozel, mais qu'elle a rencontré, en fouillant dans des conditions qui excluent toute supercherie, des spécimens de presque toutes les séries ¹ dont le docteur Morlet et son jeune auxiliaire É. Fradin ont recueilli, depuis 1926 ², de si nombreux exemplaires. Une éclatante réparation est donc due au docteur Morlet qui, pour avoir entrepris les fouilles à ses frais, pour avoir sauvé un gisement archéologique de la plus haute valeur, pour avoir publié au fur et à mesure – et non, comme tels savants célèbres, dix ans après – ses découvertes, pour s'être montré accueillant envers tous ceux qui voulaient, sans arrière-pensée, assister à ses fouilles, s'est vu traiter de faussaire, de mystificateur, accuser de bluff et de charlatanisme, en un mot bassement insulter par des personnes qui n'avaient rien vu ou n'avaient pas voulu ouvrir les yeux. J'ai recueilli au passage toutes ces manifestations, souvent discourtoises, d'un scepticisme systématique et je compte les publier un jour comme un curieux épisode de l'histoire des recherches archéologiques sur notre sol ³.

Ce n'est pas le premier, bien qu'il ait été le plus bruyant. Quand Boucher de Perthes, vers le milieu du siècle, découvrait la civilisation de Saint-Acheul, l'homme quaternaire contemporain du mammoth, les géologues de l'Académie des sciences se moquèrent de lui ; il fallut, en 1859, la réunion à Abbeville d'une commission internationale – déjà ! – composée de savants anglais et français dont j'ai encore connu quelques-uns, pour que la grande découverte de Boucher de Perthes ne fût pas ensevelie avec lui.

Quand Lartet et Christy, depuis 1864, révélèrent au monde l'existence d'un art quaternaire dans le Périgord, de sculptures et de gravures en partie admirables, dues à l'homme contemporain du mammoth et du renne, Adrien de Longpérier en premier, Lindenschmit en Allemagne, et bien d'autres ailleurs, hochèrent la tête ou crièrent au faux. J'ai encore connu, en 1886, le vieux Lindenschmit, directeur du musée de Mayence ; bien que les trouvailles se fussent multipliées, il n'en voulait pas accepter une seule et arguait de l'existence de deux faux ridicules pour mettre tout dans le même sac.

Même histoire en 1874, lorsque l'Espagnol Sautuola, ou plutôt sa petite fille, découvrit d'étonnantes peintures quaternaires sur les parois de la grotte d'Altamira, près de Santander. G. de Mortillet, sans y aller voir, les déclara fausses ; sauf en Espagne, personne n'y crut, et il fallut plus de vingt ans, marqués par des découvertes analogues faites en France, pour que l'authenticité de ces oeuvres de premier ordre fût reconnue.

Lorsque Piette, à la fin du siècle dernier, découvrit les galets peints du Mas-d'Azil, avec d'incontestables rudiments d'une écriture, – lorsque je publiai la statuette aurignacienne d'une grotte de Grimaldi, – lorsque les fils Begouen constatèrent l'existence, au fond d'une caverne de l'Ariège, d'un groupe merveilleux de deux bisons en ronde-bosse, – mêmes dénégations, mêmes criailleries. On prête à un préhistorien connu cette spirituelle et injuste boutade : « Les bergers d'Altamira ne peignent pas mal, mais les fils Begouen modèlent mieux. »

Ce scepticisme a bien des causes, légitimes ou non. Parmi les causes légitimes, il y a la méfiance à l'égard des faussaires. Ceux-ci ne manquent pas et sont de plus en plus habiles, mais tous copient ou compilent ; ils n'inventent pas, et si, par hasard, ils inventent, ce qui est très rare, ils produisent des choses si grotesques qu'elles ne peuvent tromper personne, comme les inscriptions sanscrites sur os quaternaires du pharmacien Meillet (1864). Il y a encore la crainte de se compromettre par la crédulité, comme si l'on ne se compromettrait pas tout autant par le scepticisme ! Mais il y a encore, parmi les raisons

¹ Elle découvre notamment une tablette, une idole, un anneau inscrit et un renne gravé sur galet épigraphe.

² De fait, les découvertes commencent en 1924 pour Emile Fradin et en 1925 pour Antonin Morlet.

³ Il s'agit des *Ephémérides de Glozel*, I, 1928 ; II, 1930.

moins excusables, l'horreur du nouveau ⁴, qui va à l'encontre de ce qu'on enseigne, et quelquefois – pourquoi le taire ? – la jalousie. Celle-ci se manifeste volontiers dans certains groupes, à l'égard de ce qu'on nomme aux courses les *outsiders*, les savants sans diplômes ni chaires qui n'ont pas le droit d'avoir plus d'esprit ou de chance que les savants prébendés. Il se trouve justement que les chercheurs qui ont constitué, puis immensément enrichi la science des origines de l'humanité – Boucher de Perthes, Lartet, Sautuola, Piette – n'étaient pas des archéologues de profession, et Lartet, qui était géologue et paléontologiste, ne put exécuter ses fouilles mémorables dans le Périgord qu'avec le concours d'un riche chapelier anglais, Henry Christy.

Le docteur Morlet a rejoint cette phalange d'heureux amateurs et conservera parmi eux un très haut rang, car il ne s'est pas contenté de découvrir : il a vu clair du premier coup et n'a pas eu besoin de gens du métier pour le mettre dans la bonne voie. *Inde irae* !

Qu'enseignent, au rebours des doctrines courantes, les fouilles du gisement néolithique *ancien* de Glozel ? Cela peut s'indiquer brièvement :

1° Alors qu'on admettait que la civilisation quaternaire de la Madeleine était morte avec le dernier renne, tuée par l'adoucissement du climat, les fouilles ont montré que, sur les contreforts du Plateau Central, le renne a survécu quelque temps et la civilisation avec lui ⁵.

2° Alors que la coexistence du renne et de la céramique passait pour impossible, les fouilles ont montré que les débuts de la céramique, dans cette région, sont contemporains des derniers rennes ⁶.

3° Alors que l'on croyait que l'art de la gravure sur pierre et sur os était mort avant l'époque néolithique, on l'y trouve encore, bien que dégénéré, avec les premiers vases, les premières haches mal polies.

4° Alors que l'on croyait que l'imitation des formes humaines en terre cuite ne paraissait pas en Gaule avant l'an mille, on l'y constate au moins vingt siècles plus tôt, sous l'aspect d'idoles aux deux sexes qui n'ont de similaires nulle part ailleurs et de vases à visages dont des exemplaires très perfectionnés, *beaucoup plus tardifs*, apparaissent en Troade et dans l'Allemagne du nord.

5° Alors – et voici la grande nouveauté – qu'on faisait venir de l'Orient méditerranéen après l'an mille les rudiments d'écritures linéaires en Gaule et en Espagne, les fouilles ont prouvé que, sur le point exploré, l'écriture linéaire sur terre cuite et sur pierre, sans aucun vestige d'emploi du métal, était déjà très développée vers 3000 à 4000 avant notre ère. Les tablettes de Glozel, dont l'une contient plus de 100 caractères, sont contemporaines des plus anciennes inscriptions d'Égypte et de Chaldée, sinon plus vieilles, et ne leur doivent absolument rien. En revanche, les 120 ou 130 signes de cette écriture comprennent, à côté de beaucoup qui sont tout nouveaux, presque tous ceux des écritures ibériques, phéniciennes, grecques, italiques, etc. (Cet *etc.* est indispensable, car il faut penser aussi aux écritures de Libye, de Chypre, de Crète, peut-être même du nord de l'Europe.) Force est donc de se demander si l'alphabet dans lequel j'écris ces lignes ne serait pas d'origine occidentale, hispano-gauloise, et non orientale, c'est à dire syro-phénicienne.

Bien que ces conclusions étonnent et scandalisent, elles ont été en partie prévues, sur de faibles indices, par des hommes que les savants en *us* qualifiaient d'amateurs téméraires, à savoir Estacio de Veiga et Ricardo Severo au Portugal (1891, 1904), Piette en France (1896), Wilke en Allemagne (1912). Piette, surtout, s'autorisant des signes graphiques découverts par lui au Mas d'Azil et de ceux – bien rares – qu'on avait remarqués depuis Lartet (1885) sur des objets quaternaires, avait pressenti avec un véritable génie divinatoire que les Phéniciens furent les classificateurs, les abrégiateurs, les propagateurs, mais non les créateurs de l'alphabet, qu'ils surent extraire, pour les besoins de leur commerce, de l'ensemble confus des écritures linéaires nées dans l'ouest méditerranéen, les 22 signes qui

⁴ Cet article et ses reproches n'échapperont pas à la Commission qui se défendra de céder à la néophobie, au misonéisme.

⁵ Cette thèse se fonde aussi à l'époque sur les découvertes de la Tourasse.

⁶ A noter que Déchelette consacre toute une section du premier tome de son *Manuel* à « La poterie à l'époque du Renne », où il est notamment question de la poterie des stations du paléolithique supérieur de Belgique.

ont fait une si grande fortune. Ces écritures descendent, par voie de développement, des rudiments de l'art d'écrire à l'âge du renne. Cette magnifique civilisation du Périgord et des Pyrénées a pu être étouffée, en Gaule et en Espagne, par des invasions venues du nord, mais ses conquêtes essentielles se sont conservées près de la grande mer intérieure, ont voyagé vers l'est et ont été rendues bien plus tard à nos rivages par les marins phéniciens et grecs. L'histoire connaît de ces chocs en retour.

Il résulte encore de ce qui vient d'être exposé une conclusion contraire aux idées reçues : la civilisation de l'âge du renne en Gaule n'appartient pas au huitième ou au dixième millénaire avant notre ère, mais à une époque bien plus récente, puisqu'on en discerne si nettement les survivances au début du néolithique (vers 4000) ⁷. A Glazel, où il y a des vases de terre, non de cuir, la civilisation est déjà, en partie du moins, sédentaire, et cela concorde avec la chronologie babylonienne, conservée par la *Genèse*, qui place entre 4000 et 5000 l'origine de la civilisation, passant peu à peu du nomadisme à la fixité.

Résultats grandioses ! Chapitres nouveaux de l'histoire ! Qui ne voudrait avoir été insulté et honni comme le docteur Morlet pour les avoir écrits ou du moins suggérés par ses découvertes ? L'immortalité s'est souvent achetée plus cher.

⁷ Reinach est partisan d'une « chronologie courte », compatible avec les temps bibliques.